

ÉRIC REVEL

C'EST MOZART QU'ON ASSASSINE !

Les fiascos de la décennie Macron



Allegro, scherzo, presto !

C'est « Mozart qu'on assassine » ! Quel drôle de titre pour un livre politique, pamphlet tonique sur le bilan du double quinquennat du « Mozart de la finance », mais aussi du « Mozart de la Diplomatie » ou encore du « Mozart de la politique » ! Le bilan de Macron, d'où que l'on se tourne, donne le vertige tellement il a collectionné les revers et les échecs. C'est « Mozart qu'on assassine » ! Le titre pourrait ouvrir la voie à une certaine mansuétude. Les oppositions, après tout, sont là pour rayer de la carte le macronisme et son bilan. Et dans le même temps, et en cœur, tous les soutiens de Macron seraient là pour défendre l'héritage, le macronisme, le Président et tutti quanti. Mais les fiascos accumulés dans ce double quinquennat, qui n'en finit plus de finir, sont tels que d'où que l'on se tourne, il n'y a plus grand monde dans les rangs des macronistes pour défendre le Chef. Disons même qu'il n'y a plus personne ! Sébastien Lecornu, le dernier des Mohicans macronistes, le dernier loyal, le premier des fidèles devenu Premier ministre, éteindra en quittant Matignon la lumière du macronisme.

Le roi est nu comme un ver ! Les mois qui le séparent de sa sortie sans gloire de l'Élysée vont être longs pour lui, mais surtout pour les Français. Ces derniers possèdent une habitude bien chevillée au corps. Le plus souvent, ces « Gaulois réfractaires » (expression macroniste) aiment à lyncher le Président sortant : l'accusent de tous les mots ; le couvrent de quolibets, d'anathèmes et de lazzi. Mais, Macron, c'est le pompon !

Jamais un Chef de l'État n'aura suscité autant de méfiance, de critiques, voire de haine. Et c'est moins son bilan, dans un premier temps, que sa personnalité qui alimente cette animosité folle, malsaine pour la démocratie. Sa personnalité ? Ce qu'il en montre en représentation, laisse percer bien des blessures.

Après tout, un enfant qui ne réalise pas son potentiel, « c'est Mozart qu'on assassine ». Le titre du roman de Gilbert Cesbron, paru dans les années 1960 raconte l'histoire d'un enfant de sept ans bouleversé par le divorce de ses parents. Macron, prodige (annoncé comme tel) aurait été gâché par un peuple qui ne le méritait pas. Macron, enfant président, n'a pas réalisé son potentiel.

Nous ne sommes finalement que le fruit d'une enfance souvent mal digérée. Les fractures psychologiques, tapies dans les tréfonds cachés de nos personnalités, assujettissent avec une rigueur implacable ce que nous sommes devenus. Macron n'y échappe pas. Son hubris arrogante a masqué ces fractures. Le jeune acteur de théâtre, au

moment de sa scolarité, campant sur scène un épouvantail, a joué sur la scène de l'Élysée son plus mauvais rôle. Son hubris a été son antidote. La politique devient, pour lui, un miroir dans lequel ce Narcisse masqué n'a voulu que contempler sa propre image. Qui est-il réellement ? Un ambitieux brillant ? Un « polyfracturé » de la vie ? Un joueur de poker tombé dans la politique « pour voir » et « faire tapis » jusqu'au bout avec le peu de jetons dont il dispose jusqu'en 2027 ?

Le potentiel de Macron a été loué, mis en avant pour administrer par la preuve qu'un être aussi intelligent ne pourrait échouer à l'Élysée. Selon la formule consacrée, « tout enfant qui ne devient pas ce qu'il peut être, c'est Mozart qu'on assassine ! ». Macron n'est pas du tout devenu pour les Français ce qu'il rêvait d'incarner pour eux : un président aimé, reconnu pour sa vive intelligence au service de la transformation du pays dont il avait la charge. Macron, lui-même, a dû longtemps, dans l'euphorie de son « hold-up » politique de 2017, imaginer que son potentiel réussirait là où ses prédécesseurs avaient échoué.

Cette formule, collée à son parcours, d'un « Mozart de la finance » constitue un boulet, marqueur de son passage à l'Élysée. C'est tout juste si dans la légende créée au moment de son accession au pouvoir, son cercle professionnel rapproché ne l'introduisait pour le grand

public avec le sérieux d'un « Prix Nobel d'économie ». Les Français ont payé le prix, mais ils n'ont jamais aperçu le Nobel.

Certains clameront en chœur que son dessein politique était d'asservir la souveraineté nationale pour la transformer un peu plus en souveraineté européenne. Depuis le funeste traité de Lisbonne le ver est dans le fruit. Macron ne s'est pas caché de vouloir que le Peuple de France croque la pomme du fédéralisme jusqu'au trognon. L'Histoire le jugera, non pas à l'aune du ressentiment volatil du Peuple. L'Histoire le jugera sur son action et ses résultats. Et cela, plus qu'un autre président. Parce que Macron, plus qu'un autre, a affirmé, sans le démontrer, qu'il allait « révolutionner » la France dont jamais, avant lui, aucun de ses prédécesseurs n'avait percé le secret de la transformation. Le « en même temps » devait être la « pierre philosophale » qui transformerait le plomb des blocages français en or de la fluidité dans tous les domaines. Son bilan social, politique, économique, sécuritaire, diplomatique, est médiocre. La marche était trop haute et les blocages français trop complexes et enchevêtrés. Il a toujours affiché publiquement des certitudes absolues. Jamais il n'a montré que le doute l'habitait. Il s'est toujours donné raison. Il n'a jamais reconnu aucune de ses nombreuses erreurs. Il a toujours donné l'impression qu'il savait pertinemment où il conduisait la France. Il n'a jamais reconnu qu'il ne possédait aucun cap, pas plus qu'une vision stratégique

ou politique pour conduire la Nation. D'ailleurs, son célèbre « en même temps » indiquait par construction qu'il ne pouvait y avoir de cap. Toutes les directions étaient possibles.

Depuis l'ombre portée sur le mur jouxtant la pyramide du Louvre, lors de sa cérémonie d'intronisation en 2017, tel un spectre voulant marquer l'Histoire de la France, Macron le Chef d'État est redevenu un simple acteur de théâtre de boulevard. Lui qui rêvait des grands textes politiques du répertoire classique, se sera contenté de vaudevilles où les quiproquos et les rendez-vous manqués se succèdent sous les rires et les récriminations cinglantes, au moment où le rideau va tomber une dernière fois. Lors de cette cérémonie, l'orchestre de la Garde républicaine joua un extrait de « Don Giovanni » de Mozart. C'est « L'Air du champagne » ! Le décor était planté. Le « Mozart de la finance » choisissait la partition le plus célèbre de Wolfgang Amadeus pour incarner un mandat qui débiterait par la séduction. Les Français n'ont pas goûté au champagne promis par ce Don Giovanni de la politique.

C'est Mozart qu'on assassine ! Un enfant qui ne réalise pas son potentiel c'est Mozart qu'on assassine. Tout enfant qui ne devient pas ce qu'il peut être, c'est Mozart qu'on assassine. L'enfant Macron est passé à côté de la fonction présidentielle, en même temps que son ego le faisait passer de l'autre côté du miroir de la réalité.

Il y a ce passage de *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry qui parle très justement, avec un peu d'imagination uchronique, du jeune Macron :

« Je m'assis en face d'un couple. Entre l'homme et la femme, l'enfant, tant bien que mal, avait fait son creux, et il dormait. Mais il se retourna dans le sommeil, et son visage m'apparut sous la veilleuse. Ah ! Quel adorable visage ! Il était né de ce couple-là une sorte de fruit doré. Il était né de ces lourdes hardes cette réussite de charme et de grâce.

« Je me penchai sur ce front lisse, sur cette douce moue des lèvres, et je me dis : voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de vie. Les petits princes des légendes n'étaient point différents de lui : protégé, entouré, cultivé, que ne saurait-il devenir ! Quand il naît par mutation dans les jardins une rose nouvelle, voilà tous les jardiniers qui s'émeuvent. On isole la rose, on cultive la rose, on la favorise. Mais il n'est point de jardinier pour les hommes. Mozart enfant sera marqué comme les autres par la machine à emboutir. Mozart fera ses plus hautes joies de musique pourrie, dans la puanteur des cafés-concerts. Mozart est condamné.

« Et je regagnai mon wagon. Je me disais : ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n'est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s'agit point de s'attendrir sur une plaie éternellement rouverte. Ceux qui la portent

ne la sentent pas. C'est quelque chose comme l'espèce humaine et non l'individu qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné. »

Le requiem du « Mozart de la Finance » en télé réalité

TF1, le 13 mai 2025, 20 h 10. Une émission pompeusement baptisée, « Les défis de la France », un show de 3 heures, taillé sur mesure, en principe, pour Emmanuel Macron, en perte de vitesse sur tous les dossiers. Mais, ces « défis de la France » se transforment en « défis pour Macron ». Le Président est à la dérive, bousculé comme jamais ; il est dans les cordes, poussé par ses interlocuteurs. Est-il fatigué par trop de déplacements internationaux, ou KO debout par les vérités de son bilan que lui assènent les intervenants de ce show télévisuel ? En tout cas, ce soir-là, Macron n'est plus que l'ombre de lui-même. Le vieux « Don Giovanni de la politique » est rincé. Il ne se fait pas respecter.

Le « Mozart de la finance » se montre rarement autant à la peine sur les dossiers économiques. Il balbutie sa grammaire du « en même temps », il ânonne des arguments le plus souvent couverts par l'intervenant qui ne

prend même plus la peine de se taire lorsque le Chef de l'État l'interrompt. De ce brouhaha médiatique, Macron sortira acculé, lessivé, piétiné.

Mais qu'est-il venu faire dans cette galère ? Depuis la valse des Premiers ministres, cette cohabitation molle lui offre, comme il se doit, un Aventin présidentiel où les questions internationales ou de défense nationale sont le terrain de jeu rêvé du Président de la République. Mais, sa diplomatie est brinquebalante et subit des échecs tous azimuts en cette fin du mois d'avril. Macron est un joueur de poker. Il veut prendre un nouveau risque. Il joue des coudes pour se placer à la tête d'une Europe de plus en plus marginalisée entre l'hyper présidence de Trump, à la tête de la première puissance mondiale, et les pays du Sud Global, Chine et Russie en leaders. Il essaye de se faufiler dans le conflit à Gaza et se voit refuser tout visa pour Israël. Imagine-t-on Charles de Gaulle, au nom de la France, être traité comme un vulgaire paria ? Macron, Président de la République, aura vécu cette humiliation suprême : interdit de séjour dans un pays. Une première pour un Président français dont l'honneur de la France se serait aisément passé.

Lors de cette funeste émission de télévision, son ego le porte à venir réaffronter la « piétaille journalistique » pour montrer aussi à tous ces politicards de la cour de récréation nationale que le Chef est le plus fort, que le Chef est le meilleur ! Que là où sa parole passe, les « blancs-becs » de la critique à distance trépassent ! Alors, il se

décide à revenir dans l'arène nationale, certain, le croit-il, que ses talents oratoires, sa connaissance théorique des dossiers, son impact personnel vont le remettre en selle en France où Bayrou patine lamentablement dans les grandes largeurs. Mais le charme du « Don Giovanni de la politique » n'agit plus. Il s'emmêle, s'embrouille dans ses explications appuyées par un timbre de voix où ne résonne plus la sincérité trompeuse d'origine.

En réalité, cette émission ratée marque le tournant vertigineux de cette pitoyable fin de second quinquennat. Ses conseillers paniquent devant ce fiasco médiatique. Les retours du lendemain seront mauvais. Une partie de la cour macronienne louera encore les arguments de sa Majesté, les autres, en chuchotant, conviendront du raté magistral.

Personne ne l'avait ressenti avec autant d'acuité et de limpidité. Mais, cette fois, depuis le début jusqu'à la fin du show de TF1, apparaît nettement une évidence : le Président giflé physiquement lors d'un déplacement en 2021 à Tain-l'Hermitage est tellement bousculé par les assauts verbaux de ses contradicteurs qu'il donne l'impression de se placer à portée de baffes symboliques, comme autant de critiques directes de son bilan. L'évidence ? Son statut de Président de la République ne le protège plus, ce soir-là, des vérités de ses interlocuteurs. Son bilan et l'usure du pouvoir le rendent presque muet. L'éclipse ? Ou le crépuscule ? L'autorité est un mystère, et le mystère se nourrit de distance. Ce soir-là, il n'y a

plus de mystère, et pas plus de distance. Les invités le bousculent comme sur un plateau en direct de chaînes d'info. Il n'y a plus un chef d'État face à des personnalités gênées de discourir avec le pouvoir suprême. Il n'y a plus de mystère, plus de distance, plus d'autorité : la magie s'est dissipée. Le poids de l'autorité présidentielle est devenu une plume. Le prestidigitateur rate ses tours et ne dissimule pas sa lassitude. Macron est à la rue ! Son statut présidentiel n'habille plus Emmanuel Macron d'une armure protectrice. Le roi est nu et seul. Le corps du roi, cet artefact mystique, s'est dissous dans le flot incessant des images, des critiques, des phrases de ses interlocuteurs lors de cette émission de télévision. Là où jadis, le Président pouvait, par un seul regard, imposer le silence ou la séduction, il n'y a plus désormais qu'un dialogue inégal, un échange où l'autorité de sa fonction se plie aux exigences d'une transparence impitoyable. La lumière crue du studio rajoute aux phrases blafardes présidentielles.

Il y a, dans son destin, cette vieille fable des deux corps du roi, cette antique dualité qui hante les trônes et les palais : le corps mortel, chair fragile, imparfaite, et le corps politique, ce spectre immortel censé incarner l'âme de la Nation française. Mais dans l'épopée chaotique de Macron, le premier a pris le pas sur le second, et c'est là, dans cette chute, qu'on lit le fiasco, non pas d'un homme seul, mais d'une idée qui voulait être plus grande que lui.

Il était entré en scène, en 2017, comme un héros de roman, un jeune prince aux allures de condottiere, promettant de réconcilier les contraires, de transformer la France d'une nation de râleurs impénitents en un pays d'éclaireurs de l'Intelligence Artificielle ! La « start-up Nation » deviendrait le mantra de la nouvelle Histoire de France. Le « roman national », vieux palimpseste usé, laisserait la place au « roman mondialiste » où la souveraineté européenne et la « cancel culture » achèveraient dans un fracas mémoriel les traces millénaires du baptême de Clovis, de la Révolution ou de l'Empire. Parce que c'était son projet ! Mais, rien ne s'est déroulé comme prévu.

Pourtant, au début de l'exercice de son pouvoir, Macron a joué sur les deux tableaux : le registre de la France éternelle et celui du progressisme fracturant un pays, perdu et sans repères. Devant la pyramide du Louvre, sous les projecteurs du monde, il avait revêtu, pour sa première élection, le manteau du corps politique, celui qui transcende l'individu pour parler au nom de l'Histoire. Il se voulait Jupiter, maître des cieux, au-dessus des querelles mesquines, un président dont chaque geste – une poignée de main avec Trump, un sommet à Versailles – devait sculpter l'image d'une France éternelle. Ce corps politique, il le portait comme une armure, croyant qu'il suffirait de parler haut pour que la nation suive. Le piédestal sculpté n'a jamais été suffisamment

élevé pour lui permettre d'être en surplomb du peuple, écoutant les yeux grands ouverts et la bouche en cœur, les paroles présidentielles. Macron trop jeune ne pouvait incarner cette figure tutélaire de Père de la Nation, ciselée par la constitution gaullienne de la V^e République. Le « corps politique », partie structurante de la fonction présidentielle, est, chez lui, mort avant même d'être né.

La France, cette vieille terre, d'Histoire, de révoltes et de passions, ne se laisse pas si facilement dompter. Le corps politique, cet idéal d'unité, exige, en effet, plus qu'un décor fastueux : il demande une communion, un souffle partagé entre le chef et son peuple. Et c'est là que l'armure a commencé à craqueler. L'image de la pyramide de verre de l'architecte de I.M. Pei est déjà bien trop haute. Elle semble presque engloutir le novice de 39 ans, déambulant d'un pas bien trop solennel. Il y a comme une tentative de combler par l'éclat historique du musée du Louvre qui l'entoure, une légitimité politique encore si fragile.

Les lumières du Louvre se sont évanouies. Le corps politique, incarnation du pouvoir, a chuté dans l'arène. Il était à portée de baffes au propre comme au figuré.

Macron, l'homme, n'a pas su se fondre dans l'histoire républicaine de sa fonction. Son corps mortel – ses mots trop vifs, ses regards hautains, ses failles humaines et en même temps son arrogance – a pris le pas, comme

l'ombre prend la place de la lumière. Oui, les fastes du Louvre, absorbés par le brouillard de l'exercice de son pouvoir, ont disparu.

Cette claque de Brigitte sur le visage présidentiel de son mari, révélée à l'ouverture de la porte de l'avion qui venait d'atterrir au Vietnam pour une tournée de Macron en Asie, a achevé définitivement cette composante essentielle du pouvoir monarcho-républicain à la française : le corps politique, blessé par ses prédécesseurs, est mort. Aux yeux du monde, en un instant, le Président français voit son image ravalée au rang de simple mortel qui partage une « scène de ménage » ou d'affection, selon les services de communication de l'Élysée, avec son épouse.

Le mystère et la distance, consubstantiels de l'autorité présidentielle, sombrent corps et âme, ce jour-là.

La politique atteint inévitablement la structure psychologique des individus qu'elle frappe de leur reconnaissance publique : comment passer du stade de l'anonymat au statut d'une personnalité politique de premier plan ? Les ors et les tentures des ministères, les gyrophares et les officiers de sécurité, les voitures de la République et leurs chauffeurs font voler souvent en éclat l'individu qui est dévoré par la fonction qu'il incarne. Macron et son hubris ont réussi un incroyable exploit : l'ego d'Emmanuel a dévoré le statut de Chef de l'État. Là où normalement, la personnalité se met en retrait de la fonction politique,

Macron a pris le pas sur le statut de Chef de l'État. À front renversé, il a dissous la fonction présidentielle, son prestige et son autorité, par la suffisance avec laquelle il a exercé le pouvoir. Le roi est nu.

Emmanuel Macron, par un geste d'hubris, a arraché lui-même le manteau de la fonction présidentielle qui le protégeait. Jadis drapé dans le prestige d'un chef d'État au-dessus des mêlées, il se tient désormais exposé, dépouillé de son autorité, vulnérable sous le regard implacable du Peuple et des oppositions.

Le roi est nu et le peuple prend sa revanche sur le monarque républicain. Une revanche, sans pitié. D'autant que le conscient collectif français est encore marqué par la plaie ouverte de la révolte réprimée des Gilets Jaunes.

L'enfant du conte d'Andersen a prêté sa voix aux urnes, aux rues, aux débats. Macron, privé de l'armure présidentielle, doit désormais affronter la réalité : son pouvoir ne repose plus sur l'illusion d'une grandeur jamais atteinte.

Macron est donc dépassé, ce soir-là sur TF1, par les chiffres assénés contre son pitoyable bilan financier. Macron est sonné par la dureté des arguments et des faits établis sur son double quinquennat en voie d'achèvement. Pourquoi fait-il le choix de redescendre dans

l'arène nationale en acceptant un débat télévisé sur le plus grand média français à une heure de grande écoute ? Il vient d'entamer une séquence internationale.

Son hubris lui a parlé : « tu es le meilleur. Il ne peut rien t'arriver. Vas-y montre leur qui est le plus fort ! » Il fait donc cette émission en direct.

L'émission s'achève, et laisse derrière elle un sentiment d'inachevé. Ce n'était pas seulement le Président qu'on effaçait ce soir-là dans l'ombre d'un plateau éteint, mais l'idée même de son propre pouvoir comme mystère, comme incarnation d'une vérité plus grande que l'homme qui l'exerce. Le « Mozart de la finance » était passé en trois heures de la symphonie de l'hubris à la « petite musique de nuit », sérénade élégante, écoutée soleil couchant lorsque le crépuscule se dessine à l'horizon.

Le soleil d'Austerlitz. Et puis soudain, le crépuscule du studio de télévision de la plaine Saint-Denis.

Sarkozy et Hollande avaient abîmé la fonction. En trois heures d'émission, Macron se révélait un « gars bien ordinaire ». Le Président de la République, pendant ces trois longues heures d'émission, métamorphosé en simple commentateur, en nouveau chroniqueur de son propre bilan. Macron venait, lors de ce show télévisé, de chuter de son piédestal présidentiel. L'idée qu'il avait de lui-même, sans la protection mimétique de son statut de Chef d'État, rendait sa chute lourde, et d'une hauteur impressionnante.

J'ai réveillé le vrai génie ! J'en ai appelé au Mozart, le génial musicien et compositeur. Histoire de mettre en valeur le petit « Mozart de la finance » ! Écris-moi un livret Amadeus, où Macron, figure centrale et costumé, poudré et perruqué, confronterait la désillusion de son peuple et la perte de l'aura de son pouvoir. Il serait utile, cher Amadeus que ton livret mêle le tragique et la bouffonnerie. Tu sais, un peu dans l'esprit théâtral présent dans *Le Nozze di Figaro* ou dans ton *Don Giovanni*. Fais-moi plaisir ! Fais-toi plaisir ! Et ne crains rien de ce roi. Il est plus artificiel et plus mortel que ton éternité. Il faut qu'il y ait des airs, des récitatifs et un chœur. Celui du peuple en fond sonore. Comme une colère rentrée qui prendrait de l'ampleur jusqu'à couvrir le récitatif du monarque. Tu veux appeler cet opéra « L'Ombre du Roi » ? Bon titre, Amadeus ! J'ai bien reçu ton mail. Ton ami Grok, le Chatbot(é) a parcouru à pas de géant cette belle traduction espagnole. Voici ton texte.

Extraits du livret de Wolfgang Amadeus Mozart. Ce cher Johannes Chrysostomus Wolfgangus Theophilus Mozart a prêté sa plume pour écrire cet opéra sur Macron, enfant roi devenu monarque républicain. En pareil cas, il sera nécessaire, dorénavant, de toujours préférer l'intelligence artificielle à la bêtise naturelle.

L'Ombra del Re
(L'Ombre du Roi)

Sérénade dramatique en un acte, inspirée des événements télévisuels du beau royaume de France.

Scène : Un plateau de télévision sur TF1, décoré comme un palais moderne, avec des projecteurs éblouissants et des écrans géants. La foule, représentée par un chœur, assise sur des gradins, murmure dans l'ombre. Emmanuel Macron, président de la République, entre en scène, vêtu d'un costume élégant mais légèrement défraîchi, comme si le temps avait usé l'éclat de sa majesté. Le présentateur l'attend avec un sourire ambigu et légèrement contrit.

Récitatif (Macron)

Oh lumière cruelle, ô regards indiscrets,
Vous scrutez mon âme, mes vœux maladroits !
Jadis, ma parole, tel un sceptre doré,
Commandait les cœurs, faisait taire l'éther.
Mais ce soir, hélas, sur ce frêle théâtre,
Les mots s'échappent, et mon trône s'efface.

Air (Macron)

Perduto il mio splendore

(Perdu est mon éclat)

Oh Francia, ingrata terra, che m'hai tradito!

(Ô France, terre ingrate, qui m'a trahi!)

Un tempo il mio sorriso apriva ogni cuore,

(Jadis mon sourire ouvrait tous les cœurs,)

Ma ora il tuo silenzio mi dona dolore.

(Mais ton silence m'inflige la douleur.)

Dove sei, mia corona, mio sogno sovrano?

(Où es-tu, ma couronne, mon rêve souverain?)

Il popolo mi guarda, ma il re è lontano.

(Le peuple me regarde, mais le roi est loin.)

Récitatif (Le Présentateur)

Signor Presidente, parlate, spiegate!

(Monsieur le Président, parlez, expliquez!)

Il popolo domanda, la piazza si desta,

(Le peuple demande, la place s'éveille,)

Perché la promessa s'è fatta tempesta?

(Pourquoi la promesse s'est-elle faite tempête?)

Rispondete, signore, o il gelo vi prende!

(Répondez, seigneur, ou le froid vous étreint!)

Le président, troublé, tente de répondre, mais ses mots s'emmêlent, comme une mélodie qui perd son rythme. La foule, représentée par le chœur, murmure son mécontentement, et les écrans derrière lui projettent des images de manifestations, de tweets acerbes, de visages déçus.

Le Chœur (Le Peuple)

Oh re senza regno, oh voce svanita!

(Ô roi sans royaume, ô voix évanouie!)

Le tue parole, fragili, son rotte,

(Tes paroles, fragiles, sont brisées,)

E il sogno di gloria s'è perso nella notte.

(Et le rêve de gloire s'est perdu dans la nuit.)

Non più il tuo scettro, non più il tuo vanto,

(Plus de sceptre, plus de vantardise,)

La Francia si desta, e ti chiama al pianto!

(La France s'éveille, et t'appelle aux larmes!)

Air (Macron, dans un moment de réflexion tragique)

Ombra del re, che m'abbandoni,

(Ombre du roi, qui m'abandonne,)

Nel mio petto un'eco si spegne.

(Dans mon cœur, un écho s'éteint.)

Io volli salire, toccar le stelle,

(Je voulus m'élever, toucher les étoiles,)

Ma il peso del tempo mi spezza le spalle.

(Mais le poids du temps brise mes épaules.)

O Francia, perdona il mio sogno fugace,

(Ô France, pardonne mon rêve fugitif,)

Ch'io t'amo ancor, ma il tuo amor non tace.

(Je t'aime encore, mais ton amour se tait.)

Récitatif (Le Présentateur, ironique)

Signor, il vostro canto è dolce ma vano,

(Seigneur, votre chant est doux mais vain,)

La piazza non crede, il suo cuore è lontano.

(La place ne croit plus, son cœur est loin.)

Parlate di cifre, di leggi, di pace,

(Parlez de chiffres, de lois, de paix,)

Ma il popolo vuole un re che lo tace!

(Mais le peuple veut un roi qui le fasse taire!)

Soudain, un silence tombe sur le plateau. Les projecteurs vacillent, comme si la lumière elle-même doutait de son éclat. Macron, immobile, regarde au loin, comme cherchant dans l'ombre l'écho perdu de son autorité. Le chœur reprend, plus bas, presque un murmure. Certains sur les gradins du public de l'émission ont l'œil humide... d'anciens électeurs du Roi Macron.

Chœur final (Le Peuple)

Svanita è la magia, il re è mortal,

(La magie s'est évanouie, le roi est mortel.)

Nel lume dei schermi, il suo sogno è fatal.

(Dans la lumière des écrans, son rêve est fatal.)

Addio, oh corona, addio, oh splendor,

(Adieu, ô couronne, adieu, ô splendeur.)

La Francia si volge al suo novo amor.

(La France se tourne vers un nouvel amour.)

La scène s'achève sur un accord dissonant, tandis que les lumières s'éteignent lentement, laissant Macron seul, silhouette frêle dans l'obscurité, tandis que le murmure